



L'Ecole normale William Ponty, au Sénégal, a été créée en 1903, à l'époque coloniale. Dans son livre, Vincent Debaene évoque le rôle des instituteurs formés dans cet établissement dont les écrits ont servi de source aux ethnographes. Ci-contre de haut en bas, et de gauche à droite, trois écrivains cités par Vincent Debaene dans son essai: le Malgache Jean-Joseph Rabearivelo, le Béninois Paul Hazoumé et le Malien Fily-Dabo Sissoko. (Wikicommons/Babelio/DR)

Eclairage

L'avènement des écrivains africains à l'ère des colonies

Dans un essai important, Vincent Debaene associe les histoires de la domination, de l'ethnologie et de la littérature, en interrogeant «du point de vue de l'indigène» un corpus de textes écrits en français dans la première moitié du XXe siècle

Isabelle Rüf

Les liens entre ethnologie et littérature sont au centre des travaux de Vincent Debaene, professeur à l'Université de Genève. Il a coordonné et préfacé les *Œuvres* de Claude Lévi-Strauss dans la Pléiade, établi l'édition critique de *Tristes Tropiques*. Son essai, *L'Adieu au voyage* (Gallimard, 2010), traite justement du rapport des ethnologues à la littérature. Dans *La Source et le Signe*, le point de vue devient celui du dominé. Sous-titré «Anthropologie, littérature et parole indigène», cet essai s'appuie sur un corpus de «littérature indigène d'expression française», comme on disait en régime colonial, textes africains et malgaches écrits dans la première moitié du XXe siècle.

Comment comprendre la parole de l'autre, comment la faire entendre: *La Source et le Signe* s'articule autour de ces questions. L'essai s'ouvre sur une comparaison entre deux approches, l'anglo-saxonne et la française. «Le but ultime de l'Ethnographie [...] est de saisir le point de vue de l'indigène et de comprendre sa vision de son monde»: en 1922, l'anthropologue britannique Bronislaw Malinowski, «ouvre la voie vers une collaboration entre l'ethnologue

et le locuteur indigène». La figure du *native ethnologist*, souvent métis, à l'aise dans les deux cultures, dans la lignée qui va de Durkheim à Bourdieu. En 1940, Marcel Griaule déclare, dans son cours à la Sorbonne, qu'on ne peut pas être à la fois «à l'école et au bois sacré», appartenir à une culture et l'étudier. Pourtant quand, en 1954, Jean Malaurie crée la collection «Terre humaine», en opposition au discours académique, les autobiographies d'indigènes connaissent un grand succès. Même Lévi-Strauss, si critique des «documents personnels», écrit une préface émue à la traduction de *Soleil Hopi*, de Don C. Talayesva. Mais le scepticisme des sciences sociales françaises à l'égard du point de vue de l'indigène persiste encore longtemps.

Devoirs de vacances

Cette idée de «dialogue productif» est quasi-absente de la tradition des sciences sociales françaises, dans la lignée qui va de Durkheim à Bourdieu. En 1940, Marcel Griaule déclare, dans son cours à la Sorbonne, qu'on ne peut pas être à la fois «à l'école et au bois sacré», appartenir à une culture et l'étudier. Pourtant quand, en 1954, Jean Malaurie crée la collection «Terre humaine», en opposition au discours académique, les autobiographies d'indigènes connaissent un grand succès. Même Lévi-Strauss, si critique des «documents personnels», écrit une préface émue à la traduction de *Soleil Hopi*, de Don C. Talayesva. Mais le scepticisme des sciences sociales françaises à l'égard du point de vue de l'indigène persiste encore longtemps.

Comment se constitue une littérature? Comment les écrits africains de langue française passent-ils du statut de source pour les travaux des savants français à celui d'œuvres littéraires autonomes? Comment lire ces œuvres aujourd'hui? C'est le propos de *La Source et le Signe*. Du point de vue postcolonial qui est le nôtre à présent, il est tentant de chercher dans les textes africains l'émergence d'un discours de révolte et de réappropriation. Mais les premiers écrits qui forment la grande «bibliothèque grise» des archives de la colonisation ont été sollicités. Ce sont, par exemple, les devoirs de vacances des futurs instituteurs de l'Ecole normale William-Ponty à Saint-Louis au Sénégal, décrivant des aspects de la vie de leur village, des travaux contrôlés par l'autorité, souvent non signés. Ils servent de «source» pour les travaux ethnographiques des savants.

En 1929, le Soudanais Moussa Traoré publie, sous son nom, dans la revue *Outre-mer*, un article sur une cérémonie bambara: c'est une première. Par cette étude, adressée «aux Français, nos guides», l'auteur accède ainsi au statut d'«informateur». C'est une étape vers le statut d'auteur: la majorité de ceux, romanciers et poètes, qui écrivent la «littérature indigène d'expression française», auront passé par la rédaction d'articles ethnographiques.

«Nos aveuglements»

Vincent Debaene étudie de près trois de ces auteurs: Paul Hazoumé, Fily Dabo Sissoko et le Malgache Jean-Joseph Rabearivelo. Il ne s'agit pas ici de «redécouvrir» des chefs d'œuvre méconnus. Ces textes sont, pour partie, difficilement lisibles aujourd'hui, mais «cette illisibilité apparente nous renseigne sur nos aveuglements». Leur bizarrerie même ne doit pas empêcher d'en comprendre les enjeux et la complexité – au-delà de la condescendance qui perce jusque dans une allusion à *Dogucimi* dans *Le Marin de Gibraltar* de Marguerite Duras!

Gros roman historique, *Dogucimi* paraît à Paris en 1938. Son auteur, Paul Hazoumé, est un Dahoméen de bonne famille, formé par les missionnaires. Sissoko, lui, vient du Soudan, il est fils de chef, musulman. En 1953, il publie à Strasbourg, un petit recueil de proses moralistes. Le titre, *Crayons et Portraits*, est un hommage à Saint-Simon, la forme rappelle *Les Caractères* de La Bruyère. Comme Hazoumé, Sissoko est imprégné de culture française, mais il dénonce la manière scolaire dont cette culture est transmise, privée d'une dimension spirituelle que la laïcité française occulte et qui est consubstantielle à l'Afrique.

Le cas du Malgache Rabearivelo est tragique. Par sa poésie, il tente de marier sa langue avec les influences symbolistes. Pris dans cette impasse, il se suicide à l'âge de 34 ans. *La Source et le Signe* se termine avec la figure centrale de Léopold Sédar Senghor, poète-président, «bon élève», académicien, qui sait jouer sur les deux tableaux. Sa poésie annonce l'émergence de la «négritude». Ce mouvement et ses ambiguïtés feront l'objet d'un deuxième volume – avec Aimé Césaire et Léon Damas – et jusqu'à Frantz Fanon. Il serait intéressant d'en arriver aux auteurs contemporains et de chercher à quelles assignations ils sont soumis aujourd'hui. ■

VINCENT DEBAENE
LA SOURCE
ET LE SIGNE
ESSAI

Genre Essai
Auteur Vincent Debaene
Titre La Source et le Signe.
Anthropologie, littérature
et parole indigène
Editions La Librairie du
XXIe siècle, Seuil
Pages 400

CABINET DE CURIOSITÉS

La chronique de Philippe Simon

Le salon des ersatz

Ce sont trois informations simultanées qui donnent un goût particulier à l'époque. Il y a trois semaines, la *NZZ am Sonntag* attirait notre attention sur le fait que la Conférence intercantonale des affaires militaires avait rédigé une brochure intitulée «Comportement en cas de crise et de guerre. Un guide pour la population», qui pourrait nous être distribuée à la fin de cette année. La semaine passée, *Courrier international* relayait un article du *Guardian* indiquant que la Bolivie, «confrontée à une précarité alimentaire sans précédent», se préparait à se lancer dans la culture du cañuaha, un substitut du quinoa plus résistant aux conditions extrêmes. Cette semaine, le conseiller fédéral Martin Pfister déclarait dans nos colonnes: «Pour conserver la paix, il faut impérativement se préparer à la guerre.» Autrement dit: «*Si vis pacem, para bellum.*»

Comme au début de la pandémie de covid, l'ambiance est à la prévoyance – alimentaire entre autres (la brochure précitée indique les vivres à accumuler pour tenir une semaine). Et si nous n'en sommes pas encore à creuser les racines de chicorée, la catégorie de l'ersatz – que cela soit pour des raisons géopolitiques ou éthico-environnementales (les substituts de viande, etc.) – s'impose un peu plus fortement à nos imaginaires.

Pour des raisons variées, les produits de remplacement sont souvent connotés négativement. Ce n'est pourtant pas faute de mise en scène. Tenez: dans son édition du 23 juin 1918, l'*Arbeiter Zeitung* livrait un reportage consacré à l'*Ersatzmittel-Ausstellung*, qui se tenait alors au Prater de Vienne. «Affectueusement surnommée «Ema», [elle] est le fruit de la nécessité et de la bonne humeur», indique la journaliste Klara Mautner – avec un poil d'ironie peut-être, on le verra. Le long des stands se succèdent quantité de chaussures en carton, de chapeaux en papier (dont on dit qu'ils fondent sous la pluie), de robes en torchons récupérés.

Et pour le gosier? On vante les mérites de la farine de châtaigne, ou ceux de l'huile de jaune d'œuf. Saveur pénurie. La guerre durera encore quelques mois, Klara Mautner digresse: «Au cours des quatre dernières années, nous avons tellement cuisiné en théorie que nous avons presque désappris la cuisine pratique, et nous sommes tous déjà un peu lassés des plats sans farine, sans graisse, et sans sucre. Au mieux, ils ont le goût d'air frit.» Vous reprendrez bien un petit peu de cañuaha? ■

PUBLICITÉ

silver audition

Captez la conv'

AVEC LA REVOLUTION AUDITIVE

INFINIO SPHERE

JUSQU'À

3000€ MOINS CHER

★★★★★

4.9/5

SUR 200+ AVIS CLIENTS

www.SILVERAUDITION.CH

MORGES | 021 801 65 65